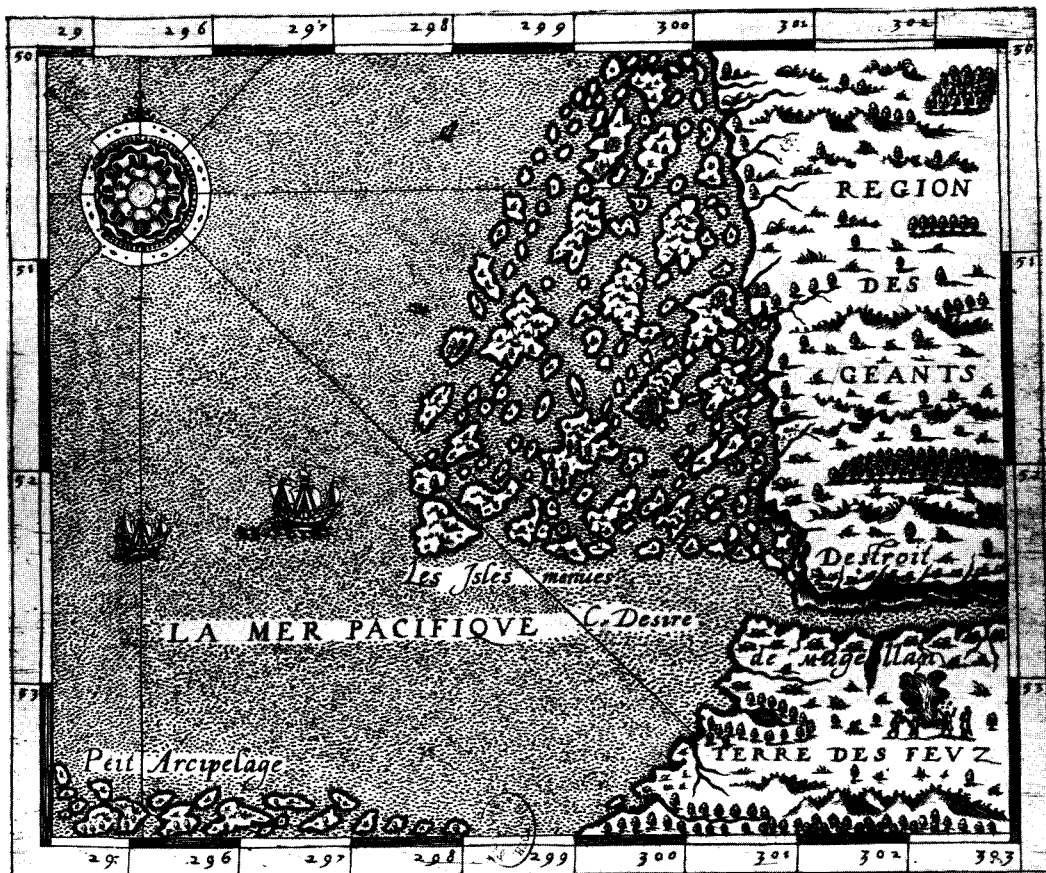


Christian JACOB
Frank LESTRINGANT

Les Iles Menues



«Les Isles Menües», aujourd'hui Archipel de la Reine Adélaïde, au sud du Chili. Plan en taille-douce 148 x 175 mm extrait du *Grand Insulaire* d'André THEVET (circa 1586). Bibliothèque nationale, Ms. fr. 15452, f. 275 bis. Cliché du Service photographique de la Bibliothèque nationale, Paris.

LES ILES MENUES

Dans une série de cartes de son Grand Insulaire – ou atlas exclusivement composé d'îles¹ – le cosmographe André Thevet entreprit de narrer par l'image la traversée inaugurale du Détroit de Magellan en 1513 d'après le récit qu'en avait rapporté Antonio Pigafetta. Au départ d'une carte comme celle des «Isles Menues» – que l'on pourrait identifier avec l'Archipel de la Reine Adélaïde – il y a donc un récit, avec sa part d'observation et de légendaire, comme l'indique cette «Région des Géants», dont les capitales d'imprimerie occupent tout le sud du Chili actuel. On y lit la trace d'un parcours, avec ces zones bien reconnues et nettement délimitées: le «Destroit de Magellan» y apparaît bordé au Nord par un escarpement rectiligne - et ces aires improbables où l'exploration n'a, de toute évidence, pas encore pénétré: profondeurs de la Patagonie et de la «Terre des feuz», d'où s'élèvent, hyperboliques, les flammes qui l'ont fait ainsi baptiser. Le «Cap Désiré» indique, sans équivoque possible, le terme de la quête maritime, cette ouverture du détroit sur la «Mer Pacifique», cependant que les deux navires cinglant dans l'axe du chenal à gauche représentent, de manière inversée, la rémanence d'un passage: trajet fixé une fois pour toutes dans l'écartement des lignes de rhumb et qui se donne non plus seulement à lire, mais à faire, à répéter par le pilote usager de la carte².

L'artefact cartographique apparaît de la sorte au point de jonction de deux pratiques: celle de la navigation première, que le document mémorise, et celle de toutes les opérations ultérieures, que la carte prépare et anticipe, et pour laquelle elle joue une fonction à la fois projective et instrumentale. La représentation de l'espace, ici, est non seulement indissociable d'un faire, mais elle apparaît comme portée et modelée par tout un faisceau d'intentions et d'usages, qui, du cartographe au pilote et du chroniqueur au cosmographe, construisent un schéma en tous points praticable.

Cette pratique, au demeurant, ne saurait être homogène dans un espace figuré tel que celui-ci. Le cadre arbitrairement choisi des «Isles Menues», qui découpe une portion d'espace aléatoire, rassemble les pans hétéroclites d'un montage. Même si cet extrait – ou cette citation – d'espace, taillé en rectangle dans la carte du globe – Thevet a sans nul doute possible élargi ici et considérablement grossi un détail de la mappemonde fameuse de Mercator – se présente comme un tout organique, une sorte de microcosme autonome que délimitent les bords orthonormés et gradués du plan, il apparaît simultanément comme une combinatoire d'éléments disparates auxquels ne peuvent se rapporter que des usages très différents les uns des autres. L'opposition îles / continent permet un premier découpage. Elle institue une division fondamentale qui sépare en deux blocs bien distincts – un trait vertical rectiligne leur servant de commune frontière – le champ cartographique. La distinction n'est pas seulement d'ordre géographique, ce qui confinerait au pur truisme, elle est avant tout pratique. A l'espace navigable et de part en part reconnaissable, s'oppose l'opacité d'une «terre continentale» inexplorée, que peuplent de tenaces légendes: Géants invisibles mais présents, et dont la gigantesque mention hante les profondeurs de la Patagonie.

On remarque aussi que les lignes de rhumb tracées depuis la rose des vents située à gauche se brisent net au contact des rivages. Cette figuration s'avère fort logique, puisque le seul espace gouverné par les vents est celui de la mer et du détroit. La proximité des navires, toutes voiles déployées, et de la rose, posée sur l'Océan Pacifique, indique très explicitement le sens instrumental et la finalité pratique d'une telle disposition. Ou plutôt, ce rapprochement est la démonstration d'une pratique, la mise en scène redondante d'une technicité de la carte. Placés dans les lits de vent dessinés par les branches de la rose, les deux vaisseaux illustrent en quelque sorte ce principe d'ubiquité spatiale qui leur est dévolu, à partir du moment où leur course se règle sur une connaissance précise des vents, des courants et des parages.

Mais cet espace maritime, arpenté de degré en degré et qui s'offre à une maîtrise instantanée, rencontre ses limites. La barre littorale verticale du continent sud-américain lui oppose une lisière infranchissable. L'outillage technique du pilote ou du «marinier» devient inopérant face à une masse continentale sans estuaire et sans havre. Dès lors, le faire-croire de la carte est relayé par d'autres signes. A la place des lignes de vent désormais sans objet, des symboles iconiques purement arbitraires, tels qu'arbustes, croupes herbues, silhouettes humaines, occupent ce reste d'espace qui échappe à la maîtrise des navigateurs, mais où trouve précisément à se ressourcer un imaginaire déjà traditionnel. Les Géants Patagons, que l'on retrouvera sans discontinuer dans la littérature de voyage postérieure, jusque chez Dom Pernetty à la fin du XVIII^e siècle, voire dans les Voyages d'un naturaliste de Charles Darwin³, ont leur place bien assignée dans cette «réserve» constituée en marge de l'aire maritime balisée.

Le cartographe ne prétend plus à ce moment donner le change par une apparence de technicité qui, de toute évidence, n'aurait plus ici de lieu où s'appliquer. Il choisit au contraire d'ouvrir cette marge improductive sur le plan de l'efficacité pratique au pur investissement mythique. A côté des arts de l'espace prennent place ses légendes.

Demeure le centre de la carte: ces «Isles menues» qui en sont tout à la fois le prétexte et le titre. Thevet explique ainsi cette dénomination dont il est l'auteur: «nous avons appelé ceste flotte d'Isles Menües, non que je les veuille feindre si petites que l'on se pourroit faire entendre, mais par ce qu'en un tenant il y en a si grande multitude qu'elles sont presque enclavées les unes dans les autres»⁴. Semis confus d'îlots formant glacis en avant de la mythique Région des Géants, cet espace mixte où règne l'indistinction n'est ni continental, ni même, à proprement parler, insulaire. On ne saurait en effet délimiter à l'intérieur de celui-ci des îles aux contours repérables, puisqu'elles flottent, en proie à une mutuelle intrication. La seule forme de l'archipel est sa limite extérieure, ce triangle ou cette nasse qui retient ce chaos d'«Isles, bancs, roches et sablons»⁵ et qui l'empêche d'envahir, en une sorte d'écroulement dynamique, le reste de la carte. En conséquence, cette portion d'espace est à tous égards impraticable. On ne peut y aborder sûrement, sauf en quelques endroits «habités de pescheurs, qui font bien leur proffict pour la pesche». D'un autre côté, les «Isles Menues» – qui se réduisent en fait à une poussière d'îles insignifiantes – ne sauraient raisonnablement abriter les richesses invisibles du légendaire. Espace neutre sans arts et sans légendes, elles offrent le paradoxe

d'un archipel d'un seul tenant et quasi impénétrable, ou bien, à l'inverse, d'une flotte d'îles qui se collent les unes aux autres pour faire bloc.

Dans l'intervalle de la Mer Pacifique parcourue de rhumbs et d'un continent planté de capitales d'imprimerie à la façon d'une pancarte, les Iles Menues présentent un caractère doublement négatif: ce n'est pas encore la «terre continente», et l'on ne peut l'habiter d'un mythe; ce n'est pas non plus un ensemble isolable, il n'y a donc pas d'insularité au sens propre. La rêverie ni la navigation n'y trouvent leur compte. Seulement, et c'est là le point crucial de la représentation, ces îles qui se dérobent à toute espèce de parcours ou de recensement, revêtent une valeur dissuasive. La double déception qu'elles engendrent, à la fois sur le plan pratique et sur le plan mythique, est délibérément exploitée pour conférer au document sa vérité indiscutable.

En effet, l'archipel a pour seule fonction d'être là, et sa présence sur la carte est incontestable, dans la mesure exacte où elle a été posée d'emblée comme invérifiable. Les Iles Menues déjouent, ainsi que le souligne Thevet dans son commentaire, toute tentative de reconnaissance ou de balisage. Par conséquent, leur répartition dans l'espace de la carte n'a pas à être remise en question.

L'art – et la force – du cartographe est alors de retourner à son avantage la «résistance» présentée par la réalité géographique. Ce qui fait obstacle à la représentation devient précisément l'indice de sa pertinence.

La «véridicité» des Iles Menues, dont le tracé relève désormais de la croyance et non plus de l'examen critique – frappé d' inanité – essaime sur les zones directement avoisinantes. Elle contamine la proche Région des Géants qui trouve là sa garantie, tandis que, symétrique de la précédente, la zone du «Petit Archipelague» – ainsi nommée par conformité avec l'Archipel grec⁶ – et que Magellan a côtoyée dans sa route vers l'Ouest, apparaît comme la poursuite ou la reprise, jusqu'au delà des bords de la carte⁷, des Iles irréfutables. De la sorte, c'est sur l'autorité d'un vide central que s'avère fondée la reconstruction de l'espace référent pour produire la représentation cartographique d'un fragment d'itinéraire de découverte.

*

*

*

En choisissant d'ouvrir ce livre sur l'archipel des Iles Menues et en parcourant les différents lieux qui en composent la carte, nous avons voulu distinguer, dans leur succession, trois modes d'appréhension de l'espace: à l'origine, le voyage qui invente et baptise le Détroit de Magellan. Le voyage est un art de l'espace, science des repérages, intuition des chemins et des passages, habileté à manœuvrer le vaisseau, entre lames trop fortes et récifs menaçants: dans ces parcours se déploie toute l'intelligence du pilote, sa mêtis, mélange de ruse et de savoir faire, aptitude à saisir le moment opportun et à échapper aux pièges des topographies inconnues, perception du littoral, de ses reliefs et de ses décrochements. Après le voyage et son récit linéaire, vient le temps de la représentation synoptique: la terre est arpentée, la mer est prise dans les rêts d'une géométrie, les îles sont enracinées, maillons fixes de la mosaïque de l'archipel. La carte est dessinée et reproduit, sous forme miniaturisée et analogique, un espace cohérent et hiérarchisé, s'offrant au regard et donnant à

lire sa légende : toponymes, certes, mais aussi bribes de récits, horizon mythique et culturel qui prend place, désormais, dans un savoir partagé. La carte, en effet, est indissociable des discours qui la glosent, lui donnent son sens et en font un microcosme où évoluent les êtres extraordinaires et les hommes sauvages, avec leurs genres de vie différents. Dès lors, de nouveaux arts de l'espace sont instaurés. La carte devient la compagne de nouveaux voyageurs, guide de navigation pour répéter l'itinéraire originel, pénétrer dans les profondeurs de l'archipel ou accoster dans les criques de la Terre des Feuz. Mais la représentation même de cet espace se prête aux manipulations. En reproduisant la carte, on peut en modifier les contours, bouleverser la toponymie, tracer des frontières et attribuer des territoires. Multipliez les monstres et répandez en ces lieux des cannibales, vous dissuaderez, par ces dangers, les voyageurs éventuels; marquez clairement l'emprise de l'ordre de l'Occident, voire d'une nation et d'un roi particuliers, vous ouvrez la voie aux colons et aux armées conquérantes.

Voyager et agir dans l'espace, le construire par des gestes et des parcours; le représenter par la carte et sa légende, et en faire ainsi le support de mille discours, à dire et à redire (un atlas est aussi une encyclopédie); agir de nouveau sur l'espace, par le biais et à l'intérieur de sa représentation: tels sont les pôles qui organisent l'ensemble de ce livre. Les textes réunis ici se rencontrent en effet sur quelques questions fondamentales: comment agit-on dans l'espace? Comment l'action, une séquence de gestes, ritualisés ou non, programmés ou improvisés, peut-elle construire et organiser un espace? Quelles sont les figures du voyage, les parcours, les étapes, les variantes de l'itinéraire? Comment peut-on appréhender le monde et ses lieux, des espaces architecturaux ou métaphoriques? Comment tient-on à leur sujet un discours cohérent, capable de nommer, catégoriser, découper et articuler cette dimension de la réalité? Quelles sont enfin les opérations efficaces qui agissent sur l'espace, modifient son sens premier pour produire «autre chose», où la réalité interfère avec l'imaginaire, où s'affirment les compétences politiques et les axes des stratégies?

Gardons-nous des partages trop nets et des fausses transparences: arts et légendes d'espaces ne reproduisent pas simplement l'opposition de «la connaissance et l'action» et, parmi les territoires explorés dans ce volume, bien rares sont ceux qui pourraient ressortir exclusivement à l'une ou à l'autre. Toute perception de l'espace a à la fois une dimension cognitive et pragmatique. La représentation n'est pas du côté d'une parfaite adéquation au réel, tandis que les «arts de l'espace» ne relèveraient que des idéologies et mythologies, des projets intellectuels, des ruses et des calculs. Citons par exemple la guerre et l'art militaire de se servir de la topographie. Quant aux cartes du monde, nous savons depuis longtemps qu'elles ne représentent pas le monde où nous vivons. Elles créent des microcosmes où la cohérence a valeur de réalité, selon la vision de qui les dessine, l'armature géométrique et le point de vue adoptés: fronde, tunique de soldat, disque ou tambour chez les Anciens, globe où se font face les deux continents, de nos jours. Regarder une carte est un art de l'espace: ce «voyage en esprit» permet même d'inventer la géographie réelle. Hérodote, contemplant la carte des premiers géographes grecs⁸, a repéré un principe de symétrie qui permet de projeter dans les régions sud de la terre ce qui se donne à voir au nord, et de déduire ainsi l'inconnu de ce qui est connu par ailleurs:

on peut ainsi compléter les blancs de la carte et résoudre les apories géographiques, en l'occurrence, le cours supérieur et la source du Nil, d'après le tracé de l'Istros. Autre exemple de la valeur heuristique des représentations du monde⁹ :

«Un libraire d'Hollande amateur de la Géographie & fort curieux de Cartes, découvrit sans sortir de son cabinet, & par le seul moyen de son compas, une route aux Indes Orientales beaucoup plus courte que celle qui avoit été pratiquée jusqu'alors par les Hollandois, & en ayant fait part à la Compagnie des Indes, il reçut une récompense proportionnée à l'importance de sa découverte.»

Dans un mouvement incessant, l'action enrichit les représentations de l'espace, découvre des territoires et révèle des topographies, et ces mêmes représentations, cartes et discours, invitent à de nouveaux parcours, à de nouvelles opérations. Les arts de l'espace découlent des légendes antérieures et en forgent d'inédites; les légendes fixent et diffusent les actions passées, et permettent l'invention de nouveaux itinéraires, l'enrichissement du répertoire infini des arts et usages de l'espace.

Ce livre présente ainsi quelques comportements devant la réalité spatiale, jamais transparents, nimbés de l'opacité du projet qui les motive, de l'usage qui les fonde. On lira ici quelques discours d'espace, discours de mots, d'images et d'actions, discours qui se disent et se construisent par les yeux du lecteur comme par les pas du voyageur, par la main du géographe comme par la geste des conquérants.

Appréhender le monde dans son immensité et le réduire aux dimensions d'un poème aisément mémorisable, tel était le dessein de Denys le Périégète, géographe-compileur du II^e siècle de notre ère. Voulant «montrer» la terre habitée, l'auteur tente de fondre en une même représentation l'écriture du texte et le dessin de la carte (telle est l'ambiguïté du graphein des géographes grecs). Mais ce projet mimétique est condamné à l'échec, et Denys égrène, en un long catalogue, les lieux et les peuples de la terre, véritable légende du monde, dont on retrouve encore les échos dans les collégés anglais, à la fin du XVIII^e siècle.

D'ambition plus restreinte, le discours des rhéteurs grecs codifie la manière de parler d'un territoire, d'une cité et de la campagne qui l'entoure. Il en construit l'espace abstraitement, selon un schéma géométrique, ou concrètement, au fil du regard d'un promeneur, allant de monument en monument. Topoi rhétoriques, ornements obligés de l'éloquence d'apparat, ces textes montrent comment les lettrés de la Grèce romaine se représentaient l'espace et en divulguaient les modèles au cours de leurs conférences errantes.

Les rapports complexes entre l'espace et l'écriture apparaissent de façon privilégiée, et sous leur aspect fondamental, sinon originel, dans la série de gestes démarcateurs indiqués par certains adverbes latins et dans les procédés linguistiques utilisés par Tite-Live pour construire le lieu d'où l'on parle, dans la Rome archaïque.

Construire la carte: de la terre entière, du territoire grec, de l'Urbs romaine, mais aussi, plus abstraitement, d'un lieu limité, tel l'espace du sport et du sacrifice, qui se déploie autour du bassin aux ablutions, sur une série de vases grecs. L'espace ainsi figuré est peuplé d'objets et de personnages dont l'assemblage, telle une grammaire à décoder, est riche de significations symboliques: et, par le repérage de leurs permutations, l'analyse de cet espace iconique invite à conter des mythes, carrefour où les desseins d'Erôs croisent les chasses d'Atalante.

Étape supplémentaire dans ce cheminement vers un espace abstrait et fondamental, réduit à la géométrie de ses formes et des parcours qu'il appelle, il était nécessaire de s'interroger sur l'écriture et les lieux qu'elle construit : le livre, la page, la ligne. Lire et écrire, c'est voyager. Sous cette métaphore, faussement transparente, on retrouve toutes les figures du voyage réel, du cheminement sur un espace non métaphorique : progression linéaire, arrêts et marches en arrière, digressions par des chemins de traverse, jeux de miroirs et sentes en zig-zag sont les figures des déplacements de l'œil sur l'écriture.

*
* *
*

Inscrire des légendes dans des lieux, telle apparaît être l'une des fonctions de l'objet cartographique. Cela, à des fins de mémorisation et d'anticipation. La carte possède en elle des réserves d'espace qui peuvent être mises à profit pour une lecture ou une trajectoire personnelle, en vue aussi de situer dans les entrelacs du plan des images mythiques ou emblématiques qui scellent, d'usager en usager, des appropriations successives.

Il est même possible d'«aveugler» la carte : lorsque Champlain remonte le Saint-Laurent, quelque trois quarts de siècle après Jacques Cartier, il feint d'ignorer que son prédécesseur a exploré les mêmes territoires. Sans doute fait-il son profit des balisages alors opérés et du tracé depuis longtemps reconnu des berges du fleuve. Mais il tient pour nulle et non avenue la choronymie fixée par l'inventeur de la Nouvelle-France, en affirmant de lieu en lieu que celui-ci n'a «point passé plus outre»¹⁰. Sans doute, les circonstances historiques ne sont plus les mêmes : il n'est plus question de rendre hommage, par des parrainages toponymiques, à la dynastie des Valois, disparue depuis 1589, et des noms comme Angoulême ou Montmorency ont cessé d'entretenir une relation directe avec le pouvoir en place¹¹. C'est désormais aux Bourbon qu'il convient de dédier les nouveaux espaces, dont il est symboliquement pris possession une seconde fois. De plus, les accidents climatiques rencontrés par Cartier lors de son premier voyage en 1534 ne revêtaient, comme on s'en doute, nulle pérennité. Champlain s'étonne de cette Baie des Chaleurs où souffle une bise glaciale, et dont Cartier n'avait pas hésité à célébrer la douceur de l'air en la comparant à celle de l'Espagne¹². Dès lors, il apparaît nécessaire de remplacer les légendes de la carte. La carte se réécrit comme on réécrit l'Histoire. Et Champlain, par sa nouvelle toponymie, substitue exactement sa geste à celle de Jacques Cartier, celle-ci étant effacée point par point de l'espace de la représentation et de l'action.

Le cosmographe André Thevet se livre à une manipulation analogue, mais inverse. La Baie de Rio-de-Janeiro, occupée de manière très éphémère par les colons français durant le lustre 1555-1560, apparaît, dans les cartes qu'il en donne jusqu'au terme de sa longue carrière en 1582, figée une fois pour toutes : la présence française y est pérennisée en dépit de la perte définitive du site et de son occupation effective par les Portugais. Les toponymes de l'Ile-Henry et de Henryville subsistent comme si rien ne s'était passé depuis les origines de la colonie. Alors que Champlain retravaillait par excès toponymique les espaces déjà parcourus de signes du Canada, Thevet s'abstient d'intervenir et de corriger, en dépit de l'évidence historique, des

légendes devenues anachroniques. L'Histoire se trouve là encore réécrite, re-produite par le document cartographique, mais c'est en quelque sorte par défaut.

Dans les deux cas, la manipulation de la carte est destinée à permettre une intervention sur l'espace référent. Champlain réinvestit d'un sens neuf une Nouvelle-France quasiment abandonnée depuis des décennies à l'appétit d'impérialismes concurrents; Thevet entend maintenir, par l'inertie d'une nomenclature surannée, une main mise fictive sur un territoire en fait perdu.

Cependant, ce référent spatial offre des résistances au libre jeu du manipulateur de cartes: quand Thevet redessine le contour de la baie de Guanabara pour en faire un amphithéâtre idéalement déployé autour d'un centre insulaire inexistant, une telle fiction n'est permise que par son manque inéluctable à se réaliser. La monarchie déclinante des Valois n'est plus alors à même de reconquérir ce territoire abandonné aux rêves du vieux cosmographe. Une stratégie réelle aurait nécessité une prise en compte rigoureuse de la configuration naturelle de la baie, et des obstacles qu'elle opposait à une éventuelle expédition militaire.

A la limite, la carte idéale serait la carte blanche, portant sur un pan d'espace vide, où la volonté du cartographe et du stratège s'exercerait sans contrainte et sans détours forcés, transposant immédiatement du vélin au sol les fictions les plus téméraires ou les plus improbables. Ce rêve que Thevet a sans nul doute caressé lors de sa réinvention de la topographie brésilienne, se trouve réalisé d'entrée de jeu dans la stratégie du désert. Pour Laperrine, Lawrence ou Rommel, la guerre dans le désert tend vers son essence. En elle, la théorie n'apparaît plus distincte de la pratique. Les «fictions» projetées par le stratège prennent instantanément corps; elles ont, au sens propre, le champ libre.

Le «mépris du terrain», fondement de la guerre désertique et que permet la carte blanche, n'exclut pas toutefois les «frictions», grains de sable qui viennent gripper la machine stratégique et qui la ruinent, pour finir, en tactiques minutieuses et patientes. La nécessité d'un bricolage reparait alors, mais l'on se situe déjà dans une sorte d'au-delà de la carte.

Dans la Traversée du grand vide de Walter Abish, on retrouve cette valeur de carte blanche accordée au désert, mais c'est désormais une stratégie de désir qui va s'appliquer à l'absence fondamentale inscrite au cœur du récit. Pour Zachary, le héros orphelin habité par l'absence de son père disparu en Libye, le parcours autistique s'oriente en direction de la primordiale forteresse vide, située quelque part dans le blanc de la carte et du texte. En organisant sa nouvelle autour d'une représentation vide, Abish joue de la plasticité du signifiant, de même que tout à l'heure les généraux de la dernière guerre jouaient, à des fins dévastatrices, de l'élasticité des espaces désertiques.

C.J. - F.L.